

Texte publié dans la revue *De tout bois* #6, hiver 2016/2017.

À tombeaux ouverts

Pourquoi les royonnais n'ont pas protesté contre l'implantation d'un center parcs à deux kilomètres de chez eux

Quel rapport peut-t-il bien y avoir entre les couleurs chatoyantes du climat sub-tropical mexicain, les ténébreuses forêts belges de la Fagne et le bois des Avenières dans la forêt des Chambarans ? Où peut-t-on rencontrer à la fois Emiliano Zapata, Bernard Maris ou encore Jacques Ellul revenus de l'au-delà ? Vous aurez les réponses à toutes ces questions en lisant le texte ci-dessous.

2 docs et une ZAD

Au début du mois de juillet a lieu dans un petit village des Hautes-Alpes, Barret-sur-Méouge le festival Bobines Rebelles. Nous sommes quatre Isérois (Mireille de Roybon, Alphonse, Jeannette et moi-même de la région grenobloise) à avoir fait le déplacement afin d'y tenir un stand sur la ZAD de Roybon. Ce festival, assez chouette, vise à montrer sur trois jours une vingtaine de documentaires traitant de luttes, en cours ou passées, sociales ou environnementales, avec la présence de bon nombre de réalisateurs. En vrac il est question des migrants, de la gentrification de Marseille, de la crise de 2001 en Argentine, du Quartier Libre des Lentillères à Dijon, ou de Notre-Dame-des-Landes (1).

Le programme de la dernière journée étant particulièrement riche, je m'éclipse du stand pour aller regarder quelques films. Deux documentaires m'interpellent. Très différents sur la forme, ils ont en commun de traiter de résistances à des projets d'aménagements capitalistes menées entièrement par les habitants. Par contraste, la réaction favorable à la construction d'un Center Parcs chez eux d'une majorité de royonnaises et royonnais est aux antipodes. La comparaison entre ces trois luttes me mène à une réflexion plus large sur l'avancée du système capitaliste dans ses dimensions économique, sociologique et politique sur nos territoires mais surtout dans nos imaginaires.

Voici, à travers le récit à peine mythifié de ma folle après-midi du 3 juillet 2016 et des rencontres improbables que j'y fis, quelques éléments de réflexions.

Alvaro Obregon

Je tiens le stand depuis le début de la matinée lorsqu'un homme bardé de cartouchières sur le torse m'approche. C'est Emiliano Zapata avec son sombrero. Nous sympathisons rapidement et il me décrit la situation de son pays : « Tu comprends, Pépito, le Mexique a payé un très lourd tribut à l'hégémonie capitaliste. Depuis longtemps en situation de vassalité vis-à-vis des États-Unis, notre pays s'est définitivement aliéné lorsqu'il a signé l'ALENA en 1994, un accord de libre-échange avec les USA et le Canada. Il s'en est suivi une destruction de l'industrie agricole remplacée par des *maquiladoras*, usines de sous-traitance pour l'industrie américaine aux conditions de travail proches de l'esclavage. 5 millions d'emplois agricoles ont été perdus. 5 millions, Pépito ! L'autosuffisance alimentaire n'est plus qu'un vieux souvenir et le pays dépend désormais à 40 % des exportations américaines. Mais au sud les peuples indigènes ont su se préserver du rouleau compresseur, souvent par des luttes et des soulèvements comme au Chiapas en 1994 et à Oaxaca en 2006. La malnutrition effrayante qui sévit ailleurs dans le pays est quasi-absente dans ces endroits. »

Comme j'envisage d'aller voir, en début d'après midi, un documentaire tourné dans l'isthme de Tehuantepec dans l'État de Oaxaca au Mexique, je demande à mon nouvel ami quelle est la

situation là-bas.

« Tu sais, Pépito, ce sont principalement des Zapotèques et des Ikjots qui vivent là. L'industrialisation et l'occidentalisation y sont faibles bien qu'en progression. Les habitants vivent avec peu de moyens et de besoins et s'en contentent. L'argent et la possession ne sont pas au cœur de leurs vies. Les activités principales dont ils tirent leur subsistance sont en lien avec leurs lieux de vie : pêche, culture du maïs, exploitation de la palme et élevage. Beaucoup de terrains (palmeraies, plages, mangroves) sont collectifs comme vos anciens communs. Une coutume préhispanique importante cimenter ces communautés : le *tequio*. Il s'agit pour chacune et chacun de donner un jour de travail par semaine à l'entretien, au nettoyage ou toute autre activité de son choix. »

L'Assemblée Populaire du Peuple Juchitèque (APPJ), l'Assemblée des Peuples Indigènes de l'Isthme en Défense de la Terre et du Territoire (APIIDTT) et les assemblées communautaires sont des instances de démocratie réelle vivaces. Fait notable, Pépito, ces communautés font partie des rares sociétés matriarcales au monde et l'homosexualité masculine y est commune et acceptée. »

Je le remercie pour toutes ces précisions lorsqu'un homme à la tenue vestimentaire anachronique et à l'accent suisse prononcé s'approche. C'est Jean-Jacques Rousseau, qui est lui aussi revenu de la mort pour l'occasion, au vu de la programmation exceptionnelle du festival. Il nous interpelle ainsi : « j'ai toujours pensé que l'être humain est bon par nature et vivait de manière idéale dans les sociétés primitives avant que la civilisation ne le corrompe. Ces Zapotèques me semblent correspondre à ce que j'appelais autrefois de bons sauvages. »

Emiliano fulmine puis lui rétorque qu'il commet une double erreur. « ¡Bah! Non seulement il n'existe pas de sociétés idéales, mais d'autre part ces gens ne vivent pas dans des sociétés primitives et utilisent si besoin voitures ou portables ». Je réponds qu'en effet on ne doit pas idéaliser une société mais que néanmoins le mode de vie communautaire, fondé sur le partage, la sobriété et un rapport à la nature non dominateur de ce peuple, est aux antipodes de l'individualisme et de la frénésie consummatrice propres à nos sociétés. Emiliano approuve.

Il est 13 heures la projection va commencer, je m'éclipse en catimini en laissant Emiliano et Jean-Jacques discuter. Voici ce que je retiens de ce long documentaire de 1h54 (et des recherches effectuées après-coup).

Le Vent de la révolte d'Alèssi Dell'Umbria nous montre la lutte des habitants d'Alvaro Obregon, dans l'isthme de Tehuantepec au Mexique contre un projet d'installation d'éoliennes industrielles sur leur territoire entre 2012 et 2014. Des gens vivaient heureux et pauvres (presque) en dehors du capitalisme. C'est par le biais du Développement durable, cet oxymore créé pour que la « fête » dure encore un peu, que le moloch capitaliste (2) entend mettre fin à cet insupportable état de fait. À la fin des années 1990, un fond de pension hollandais allié à une banque australienne et un géant de l'électronique japonais flairant la bonne affaire et dès 2004 des éoliennes géantes (fabriquées en partie par Alstom, cocorico !) commencent à pousser sur cet isthme très venteux. Le site est prévu pour devenir le plus gros du continent américain avec 4 000 de ces mastodontes (800 sont déjà sortis de terre entre 2004 et 2014). L'ironie du sort veut que les habitants consomment peu d'électricité et que la production des éoliennes ira, par contrat, principalement à des entreprises comme Coca-Cola ou Walmart (3).

Dans les lieux où sont installés des descendants d'espagnols occidentalisés, il n'y a pas de résistance, de même que dans ceux où les partis politiques sont acceptés. *A contrario*, là où la langue zapotèque est la plus utilisée et où les pratiques communautaires comme le *tequio* sont vivaces, comme à Alvaro Obregon, la résistance est très forte. Bettina Cruz, l'une des figures du mouvement ne dit pas autre chose : « Pour qu'un peuple indigène se perpétue, il faut avant tout qu'il conserve sa propre organisation et cohésion ». Les multinationales l'ont bien compris et cherchent à diviser les communautés par la corruption et l'appât du gain, parfois avec bonheur, souvent en vain.

Ce que je trouve remarquable dans la lutte des villageois d'Alvaro Obregon, c'est l'absence complète, dans leur argumentation contre ces éoliennes, d'expertises écologiques couplés à la proposition d'alternatives – un classique des associations environnementalistes par chez nous. Notons d'ailleurs que ces dernières sont bien souvent aux abonnés absents pour contester des projets de méga-éoliennes industrielles, symbole tout-puissant de l'Alternative et de la transition énergétique chère à leur cœur !

Ici, on s'en fout vraiment des zones, humides ou pas ! On est en plein dans ce que l'on appelle l'écologisme des pauvres (4). Les gens ne se battent pas pour sauvegarder un paysage remarquable ou une espèce endémique mais pour préserver leur mode de vie et c'est non négociable car ces éoliennes auront des incidences notables sur le milieu naturel, compromettant les activités de pêche, d'élevage et d'agriculture. L'accès pour tous aux terrains communs deviendra impossible, tout ce qui fait leur identité sera anéanti et le choix se résumera alors à crever de faim ou à grossir les bidonvilles de Juchitan, principale ville du secteur.

La réaction sera à la hauteur de la menace. En novembre 2012, l'entreprise en charge du projet Marena Renovables est expulsée par la force. En février 2013 les troupes anti-émeute sont envoyées pour rétablir « l'ordre » mais échouent à reprendre le terrain. Jeunes et vieux, femmes et hommes, tous participent activement à la défense de leur lieu de vie. Par la suite, ils prendront possession de la mairie du village et déclareront rejeter les partis politiques et vouloir l'autodétermination. En mars 2014, ils boycotteront massivement les élections. L'assemblée communautaire sera alors violemment attaquée par des *partidistas*, nervis à la solde du président municipal (5) de Juchitan, mais les habitants arriveront à les repousser. Aujourd'hui peu d'informations circulent mais le projet Marena Renovables ne semble pas abandonné et le 14 mai 2016 la police a grièvement blessé six *compañeros*. La lutte continue donc.

Premier interlude

De retour au stand, Emiliano et Jean-Jacques me présentent Jean-Marie Vincent « Le » précurseur de la critique de la valeur, qu'ils viennent de rencontrer. Après avoir acheté dix exemplaires du dernier *De Tout Bois* (la meilleure revue sur la ZAD de Roybon selon lui) il m'explique ceci : « Tu sais, mon garçon, le capitalisme n'est pas qu'un mode de gestion de l'économie, c'est un système cohérent véhiculant sa propre logique et ses propres valeurs. Fait inédit dans l'histoire de l'humanité, cet ensemble idéologique s'est propagé à l'ensemble de la planète et domine actuellement partout. Cette propagation est partie de l'Europe (en premier lieu l'Angleterre) et des États-Unis avec la première révolution industrielle pour s'étendre progressivement via le colonialisme. Le néo-libéralisme a accéléré le mouvement. Toutefois encore aujourd'hui l'état d'esprit de l'*Homo œconomicus* n'est pas réparti de manière homogène à travers le monde avec clairement des hyper centres (grandes villes des pays dits riches), des centres (grandes villes des pays dits pauvres, campagnes des pays dits riches) et des périphéries (campagnes des pays dits pauvres souvent de cultures indigènes). Les habitants de l'isthme de Tehuantepec appartiennent bien sûr à la troisième catégorie. Il ne faut jamais perdre de vue que comme tout système global, le capitalisme ne peut admettre d'autre mode de pensées. Et pour "persévérer dans son être" comme dirait Spinoza, il vise à éradiquer tout ce qui n'est pas lui. En ce sens il est totalisant, voire totalitaire, car il veut pénétrer toujours plus les territoires et les esprits. »

Louise, venue de Wallonie avec Benjamin Hennot le réalisateur du documentaire *La bataille de l'Eau Noire*, qui feuilletait jusque-là les revues achetées par Jean-Marie Vincent arrête sa lecture pour acquiescer : « L'acceptation des modes de vie capitaliste est dans mon pays ancienne et bien plus implantée qu'à Alvaro Obregon. La Belgique et plus particulièrement sa partie sud, la Wallonie, est en effet le deuxième plus ancien bastion de l'ère industrielle après le Royaume-Uni. Durant une bonne partie du 19^{ème} siècle, ce petit territoire était la seconde puissance industrielle au

monde, grande productrice et pourvoyeuse de charbon, d'acier, d'armements ou de verrerie. La Wallonie a connu par la suite peu ou prou le même destin économique que le Nord de la France, avec un relatif déclin jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, puis le "miracle économique" d'après 1945 connu ici en France sous le terme burlesque de "Trente Glorieuses". En 1978 on est à la fin de ce cycle. La mentalité de l'*Homo œconomicus* est donc ici prégnante depuis longtemps. »

Mais il est déjà 17h et la projection du film de Benjamin Hennot va commencer. Louise me donne un discret coup de coude et nous nous esquivons sans nous faire remarquer par nos camarades qui sont lancés dans une vive discussion sur les Trente Glorieuses avec Bernard Maris. Décidément, ce festival a le don de réveiller les morts.

Couvin

La bataille de l'Eau Noire reconstitue, à partir de témoignages et d'archives, le combat en 1978 des habitants de Couvin, dans le sud de la Belgique, contre le projet de construction d'un barrage en amont de leur village. Couvin est situé dans une région isolée aux confins du sud de la Wallonie, au nord des Ardennes françaises. Cette année-là, Guy Mathot, le ministre des Travaux publics, décrète qu'il faut faire un barrage ici. On parle de « désenclaver la région de Couvin afin de l'intégrer aux nouvelles infrastructures énergétiques de la Wallonie ». Derrière ce charabia technocratique se cache un projet pharaonique (1 200 hectares, soit deux vallées, envoyées derrière une digue de 70 mètres de haut) à seulement 500 mètres en amont du village, dans le seul but d'augmenter le niveau de la Meuse pour en diluer la pollution. La stupéfaction laisse très rapidement place à la colère et au refus. S'ensuivront neuf mois d'une résistance intense, joyeuse et très inventive menée essentiellement par des Couvinois extrêmement soudés (même les policiers locaux sont contre le barrage !).

Difficile de résister au plaisir d'évoquer les principaux coups d'éclats de cette lutte.

Pêle-mêle on peut citer la caravane de voitures bardées d'autocollants longue de plusieurs kilomètres, le tamponnage sur les billets de banque d'un « pas de barrage à Couvin » (détournement symbolique assez génial de l'argent), l'envahissement des bureaux du ministère des Travaux Publics, la sortie d'un disque 33 tours *Survivre à Couvin*, le déversement de fumier sur un bâtiment des Travaux publics, la création de la radio-pirate des Irréductibles Couvinois (qui, entre autre, donnait la recette du cocktail Molotov) et bien sûr les très nombreux sabotages d'engins de chantiers avec, en bouquet final, la destruction des baraquements du chantier sous les yeux hagards des flics. Un passage du documentaire est d'une cruelle ironie pour tous ceux qui connaissent la lutte contre le Center Parcs : après l'arrestation de quelques personnes pour sabotage, l'ensemble du village, en signe de protestation et de soutien, affiche à ses fenêtres des drapeaux noirs (alors que des drapeaux « Oui au Center Parcs » fleurissaient partout dans Roybon en décembre 2014 !).

Le gouvernement finit par plier, on n'entendra plus jamais parler du projet. Victoire totale par K.O. Comme au Mexique, jeunes et vieux, hommes et femmes, tous ont participé à la bataille. Il est à signaler néanmoins une différence notable : ici les opposants ont eu recours à des expertises pour justifier leur refus du projet – celles-ci n'apportaient toutefois pas d'arguments environnementaux mais abordaient des questions de sécurité relatives à la nature du sol.

À la sortie, nous sommes tous un peu euphoriques car le documentaire est assez jouissif. Nous arrivons sur le stand où la conversation n'a pas cessée. Quelques bouteilles ont été ouvertes, nous trinquons à la santé des irréductibles couvinois. Louise reprend son propos interrompu une heure plus tôt : « Comme je te le disais tout à l'heure, contrairement aux communautés Zapotèques et Ijkots, la vie à Couvin est rythmée depuis longtemps par le ronron de la machine à produire et la logique capitaliste. Comme en France, le pays a connu quelques tremblements en mai 68, mais la contestation n'a pas sapé les bases du système. Ce dernier, grâce à sa grande plasticité, a fini par

absorber puis récupérer à son compte cette contestation. Ni la démocratie représentative, ni le salariat, ni le productivisme ne sont remis en cause, hormis par quelques anarchistes isolés ou quelques décroissants précurseurs, dans la Belgique de 1978. Et à l'inverse des Zapotèques, peu de Couvinois vivent réellement de ce que leur offre leur environnement proche. Ce n'est donc pas par nécessité mais par attachement que ces gens vont s'unir pour défendre becs et ongles leur vallée. 1978 correspond aussi à la fin d'une époque, celle du keynésianisme (6) triomphant et au début de l'avènement du néo-libéralisme (7). Le barrage de Couvin est d'ailleurs un produit de ce keynésianisme finissant, un projet entièrement conçu par l'État dans une démarche de relance économique. »

La conversation prend alors un tour inattendu quand Bernard Maris intervient énergiquement en prenant à témoin mes potes du stand : « Comme je le disais à vos camarades, et je ne le répéterais jamais assez, le keynésianisme, voilà le modèle à suivre ! à l'époque la finance était contenue, endiguée. L'État jouait le rôle qui devrait être le sien en redistribuant les richesses équitablement et en maintenant le plein emploi. C'est que l'économie était au service du peuple et non l'inverse ! » Je trouve l'argumentation un peu courte, mais heureusement Robert Kurz, membre des groupes allemands *Krisis* puis *Exit!*, intervient à son tour (c'est un proche de Jean-Marie Vincent, qui est venu avec lui en covoiturage) : « Beaucoup de gens aujourd'hui, notamment dans les partis politiques de gauche, semblent souffrir d'une nostalgie pour l'époque keynésienne, en faisant mine d'oublier ce qui la caractérise : des conditions de travail physiquement très dures couplés à un nombre bien plus élevé d'heures effectués et à un paternalisme dégoulinant de supériorité. Au niveau sociétal, un corset moral étouffant est à l'œuvre et il ne sera contesté qu'à la fin de cette période. Chez vous en France c'est la peine de mort, la criminalisation de l'avortement et de l'homosexualité. Et du côté écologique, c'est une catastrophe, avec notamment l'entrée dans l'ère nucléaire et du bétonnage massif. » Bernard Maris est blême, Jean-Marie Vincent essaye de calmer son ami Robert Kurz, mais celui-ci poursuit, enflammé : « Le plus grave est que cette nostalgie se double chez vous les keynésiens d'une réécriture de l'histoire. Le néo-libéralisme, c'est à dire le capitalisme financier, ne serait selon vous, advenu que par la volonté politique de quelques-uns (Reagan, Thatcher, Kohl) guidés par les idéologues de l'École de Chicago et l'on pourrait donc revenir par une volonté politique inverse à l'époque bénie d'avant ! *Aber nein!* En réalité ce ne fut qu'une adaptation structurelle du capitalisme qui n'arrivait plus à réaliser des taux de profits suffisants dans l'écoulement de la production (à cause du chômage provoqué par l'automatisation) et qui, dès lors, ne pouvait trouver de débouchés à ce problème que par une fuite en avant dans la financiarisation. Cette mue était nécessaire pour que le système survive (provisoirement) à ses contradictions internes. Le capitalisme n'est pas comme le cholestérol, il n'y en a pas un bon et un mauvais ; chacun de ses cycles contient en germe le suivant. Le politique n'a donc fait qu'accompagner un mouvement de fond, tout retour en arrière est impossible. Seule une remise en question radicale (c'est à dire à la racine) des fondements de ce système peut permettre son dépassement, ce qu'aucune personnalité ou parti politique ne fera réellement. Désolé si ça ne te fait pas plaisir, Bernard, mais je préfère que les choses soient claires. »

Bernard Maris est outré, mais Robert Kurz poursuit imperturbablement : « Ceci étant posé, on peut s'accorder sur le fait que, malgré ses défauts, le cadre de vie était meilleur sous le keynésianisme que sous le néo-libéralisme. La précarité et le chômage étaient rares, l'État garantissait un socle de droits sociaux intouchables, une sorte de contrat implicite tu produis, je te protège. Et le paternalisme des patrons était préférable à l'invisibilité de ces derniers, remplacés par des actionnaires, donc inatteignables. Psychologiquement, l'une des différences sensibles est certainement que lorsqu'on sortait du travail, on en sortait vraiment. Il y avait de la place pour une vie et un imaginaire à l'extérieur du monde économique. On peut considérer que le keynésianisme demandait "seulement" aux gens de produire et d'acheter. Le néo-libéralisme, qui n'est qu'une forme radicalisée du précédent, demande – en plus du renoncement à tout autre système de valeurs – l'adhésion à ses propres valeurs telles que la compétition, l'égoïsme, le consumérisme, la recherche de l'enrichissement matériel, le refus de toutes formes de limites, le culte de la

performance, le narcissisme, l'hédonisme ou la superficialité. »

Après cet intéressant exposé je souhaite faire le lien avec Couvin et *La bataille de l'Eau Noire*. Je demande à Louise ce qu'elle pense de tout ça. « C'est vrai qu'à Couvin en 1978, tout un tas de pratiques anciennes proches de celles vécues à Alvaro Obregon subsistaient bien que n'étant plus au cœur des activités quotidiennes. Ainsi de l'affouage, des communs et de tout ce qui pouvait créer le sentiment d'un en-commun, de même que des activités transmises de génération en génération telles que la cueillette ou la pêche. Ces pratiques n'avaient pas valeur seulement de loisirs, comme souvent aujourd'hui, mais participaient de la création d'un lien affectif non soumis à des rapports marchands avec un territoire. » Jean-Marie Vincent ajoute : « À cette époque, en 1978, le néolibéralisme, qui n'est autre qu'une colonisation de nos affects par les valeurs capitalistes, n'existe qu'à l'état d'hypothèse, expérimenté seulement dans le laboratoire à ciel ouvert que fut le Chili de Pinochet. Le capitalisme forme le cadre mais ne bouche pas tout l'horizon. Il y a donc encore un ailleurs, des possibles qui peuvent coexister avec lui. » Louise conclut : « Tu as raison, en 1978, à Couvin, il y a encore suffisamment de sentiment d'appartenance à une communauté, d'imaginaire collectif et d'attachement à un territoire pour éveiller une rébellion lorsqu'un projet, dicté par l'économie, vient remettre en cause tout cela en menaçant de détruire physiquement ce lieu. »

Une autre personne intervient alors d'une manière un peu théâtrale et d'un air affecté : « Croyez moi la mondialisation est destructrice et il faut l'abattre. Et revenir à une économie relocalisée et un ré-enracinement, croyez moi ! Il existe d'évidents points de passage entre les objecteurs de croissance, les tenants d'une critique radicale du capitalisme mondialisé et les défenseurs de l'identité des peuples, ayez confiance en cela ! » Cet homme qui parle comme Kaa le serpent du *Livre de la jungle* (8), nous l'avons tous reconnu, c'est le fortuné Edward Goldsmith, fondateur de la revue *The Ecologist* qui fut très souvent invité par le GRECE (Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne) d'Alain de Benoist, l'idéologue et confusionniste d'extrême-droite. Une personne lui rétorque que la notion d'attachement à un territoire ne doit pas être interprétée comme la célébration chauviniste et réactionnaire d'un « terroir », le modèle étant plutôt une fédération de communes libres visant à l'émancipation de toutes formes d'oppressions et non le fantasme d'un quelconque « retour aux racines ». Maria, une habitante d'Alvaro Obregon conclut ainsi : « l'attachement à un lieu n'est pas l'aliénation définitive à ce lieu ni l'absence d'une vision plus globale des choses et, à titre d'exemple, nous les villageois de ce petit bout de Mexique qu'est Alvaro Obregon sommes en contact avec ceux qui luttent à Notre-Dame-des-Landes ! Caramba, quel est cet homme qui veut nous ré-enraciner ? Nous ne sommes pourtant pas des arbres ! » Quelqu'un crie « Sus au confusionnisme, non au fascisme ! » repris en chœur. Devant notre hostilité, l'ami de de Benoist tente de s'enfuir, en vain. À l'unanimité nous décidons de le ré-enraciner en l'enterrant jusqu'au cou comme dans *Furyo*, le film d'Oshima (9).

Second interlude

De retour au stand après être allé chercher des bières, mes camarades me demandent mes impressions sur ces deux documentaires. Après avoir avalé une gorgée, je leur réponds : « À priori ces deux luttes ont peu de choses en commun, du fait d'un contexte, d'un lieu et d'une période différentes. Pourtant j'ai ressenti une parenté sur plusieurs points. Déjà dans les deux cas ça se finit bien. Mais ce qui est incroyable c'est la cohésion très forte entre les habitants. » « Les habitants ? » me questionne Jeannette. « Oui, dans les deux cas ce sont les habitants qui se révoltent contre un aménagement industriel qui va détruire leurs modes de vie ». Jeannette sourit : « Eh bah ça change de Roybon côté soutien des locaux ! » On se remémore comme d'anciens combattants nos « rencontres » avec des roybonnais hostiles. « Tu te rappelles "l'Open Barrikad" en février 2014, la haine dans leurs yeux, l'impossibilité d'entamer le moindre dialogue sur nos motivations ? » « Ouais et les braseros ce jour-là à côté de gendarmes complices, tu t'en souviens ? Et cette pathétique banderole "Libérez mon village" accrochée sur la statue de la Liberté ? » C'est vrai qu'on ne peut pas dire qu'on a été accueillis à bras ouverts. L'atmosphère à cette période était

franchement délétère à Roybon et le soutien au Center Parcs nettement majoritaire.

Et en sirotant ma bière je me demande comment expliquer ce contraste saisissant entre les attitudes si différentes à Alvaro Obregon et Couvin d'une part, à Roybon d'autre part. Pourquoi cette alchimie si particulière rendant possible un soulèvement n'a pas pris à Roybon ? J'aimerais comprendre. L'idée germe d'écrire un texte. En regardant Maria et Emiliano je me mets à rêver : « Peut-être même que le Conseil d'administration de *De tout Bois* acceptera de me payer le voyage au Mexique pour interroger la population... »

La présence d'un nombre croissant de personnes autour du stand me sort de ma rêverie. Quelqu'un se disant membre d'ATTAC, des Colibris et d'Alternatiba nous interpelle : « Si la population locale ne vous soutient pas à Roybon, quelle est votre légitimité ? » La réponse de Jeannette fuse comme une balle : « Pour moi, tout combat contre un projet capitaliste visant à accaparer, privatiser et marchandiser un espace commun est légitime quelque soit l'origine géographique, sociale ou autre des gens dans la lutte. On ne va pas commencer à faire le tri entre les bons et les mauvais opposants. Ça c'est pour la FNSEA et les politiciens démagos comme Alain Cottalorda, l'ancien président du Conseil général de l'Isère qui nous avait traité d'extérieurs. »

Je tempère un peu ses propos : « Absolument d'accord avec toi là-dessus, mais si tout le monde a sa place dans la lutte, l'ancrage local est essentiel. Regarde ce qui se passe à Notre-Dame-des-Landes. Et si on n'y arrive pas ou mal comme à Roybon, il faut tenter de comprendre pourquoi. C'est important d'y réfléchir et ça ne remet pas en cause notre légitimité. »

Roybon

Notre stand a vraiment beaucoup de succès. Ça discute dans tous les coins et certains ont ramené des petits sièges pliants pour être plus à l'aise. Nombreux sont celles et ceux qui veulent savoir quelles ressemblances et différences il y a entre Couvin et Roybon. Alphonse, une figure de la contestation à Roybon tente d'y répondre : « Roybon présente quelques similitudes avec Couvin. Historiquement on est dans la même sphère, celle des pays d'Europe de l'ouest d'où émergea la révolution industrielle. Géographiquement, les deux lieux sont relativement isolés, excentrés, entourés d'espaces naturels. Mais là où les Couvinois semblaient en tirer la conscience d'appartenir à un collectif humain et une défiance envers l'autorité étatique, les Roybonnais paraissent plutôt nourrir un sentiment d'abandon et une demande vis-à-vis du pouvoir politique.

Il est particulièrement frappant de constater à quel point la lutte contre Center Parcs est l'inverse de celle contre le barrage. À Couvin les protagonistes étaient des habitants et le mouvement se voulait apolitique tandis qu'à Roybon la contestation la plus virulente vient de personnes ne résidant pas à proximité et très politisées. »

C'est une autre opposante historique, Mireille qui nous éclaire sur le contexte local : « Pendant longtemps, l'activité locale s'est construite autour d'une économie de subsistance et d'une petite industrie reposant sur l'exploitation de la matière première environnante, comme à Alvaro Obregon, le bois. La vallée de la Galaure était parsemée de petites scieries. Ces dernières alimentaient en fagots les boulangeries de toute la région. On fabriquait des balais en branches de bouleau pour les cantonniers, des piquets de vignes, des manches d'outils ou des paniers en lattes de châtaignier. Il y avait aussi de la filature, du tissage, des cartonneries, des papeteries, des faïenceries et une célèbre taillanderie.

Comme en Belgique, l'époque suivante a vu l'émergence d'une industrie plus lourde et mécanisée de type fordiste aux alentours. Par la suite le passage au néo-libéralisme a sonné le glas de cette industrie remplacée par une économie de services. L'exemple le plus frappant de cette restructuration capitaliste est la fermeture en 2009 d'une usine fabriquant des chaînes de distribution, Schaeffler à Saint-Siméon-de-Bressieux. 92 personnes ont alors perdu leur emploi,

après sept semaines d'occupation de l'usine. Au passage, la période correspond aux premières démarches en vue d'implanter un Center Parcs dans la région.

Désormais le plus gros employeur de Roybon et ses environs est un EHPAD, c'est à dire... une maison de retraite. La principale production du coin c'est donc le soin aux personnes âgées.

Selon l'INSEE, le taux de chômage en 2013 était de 12,6 %, légèrement supérieur au taux national qui était de 10,5 % (10). »

Je repense alors à ce que disait Robert Kurz tout à l'heure sur les valeurs néo-libérales. Je continue à penser à voix haute : « Comment expliquer l'adhésion de nombreux roybonnais à l'implantation d'une usine à touristes sur leur territoire ? Les impacts concrets du capitalisme néo-libéral sur nos vies, comme le chômage, la paupérisation et la précarité ou encore la disparition des petits commerces sont-ils les seuls responsables ? Le façonnement imperceptible mais permanent d'une vision du monde toujours plus en phase avec l'idéologie dominante et les valeurs qu'elles véhiculent n'ont-elle pas aussi un rôle important? »

Bernard Maris, qui après trois bières a repris des couleurs, heureux de faire oublier sa déconvenue précédente, se lance : « Pour ce qui est de l'impact concret sur nos vies, il y a eu de sacrés bouleversements : la financiarisation de l'économie est allée de pair avec un long et massif mouvement de délocalisation industrielle vers les pays à faible coût de la main d'œuvre, comme le montre l'exemple de Schaeffler. Cela a eu pour conséquence une pression toujours plus forte sur les salariés, la création d'une armée de réserve – c'est à dire les chômeurs –, une précarisation croissante – le CDD devenant la norme – et la fabrique de toujours plus d'êtres humains superflus, inutiles au fonctionnement de la Machine. La souffrance au travail a aussi considérablement augmentée au fur et à mesure que l'idéologie managériale se répandait dans le travail (11). Le rapport de force s'est clairement inversé en faveur des classes dominantes – même si elles n'avaient pas été réellement menacées par la vague de contestation des années 1960. Désormais les travailleurs ne sont plus des salariés mais des auto-entrepreneurs d'eux-mêmes, sommés de se vendre, donc de considérer les autres membres de la société comme des concurrents. »

Il a raison, mais est-ce suffisant pour expliquer la soumission générale aux diktats de l'économie. N'y a-t-il pas des ressorts plus profonds ?

Alphonse reprend la parole : « N'oublions pas les effets produits par l'injonction à la mobilité et à la flexibilité, des valeurs fétiches du néo-libéralisme. Refuser d'abandonner famille, amis et environnement pour devenir un itinérant se déplaçant au gré du "marché de l'emploi" est aujourd'hui très mal vu, à tel point que l'on constate une progression inexorable du nombre de déménagements jalonnant une vie. Difficile de défendre le bois des Avenières ou de faire communauté quand il n'y a ni attache affective, ni souvenirs communs ni même la possibilité d'envisager une installation durable dans le temps. La façon d'habiter un lieu change radicalement quand ce dernier n'est qu'un sas entre deux journées de travail ou entre deux emplois. » Mireille qui a potassé les chiffres de l'INSEE le confirme : « À Roybon, seulement 54 % des ménages sont installés depuis plus de dix ans. »

Je donne mon sentiment : « Je pense que l'on est tous ici conscients que l'intériorisation croissante des valeurs néo-libérales modifie notre façon de penser le monde, de se relier aux autres ou à son environnement et influe même notre ressenti. Mais comme ces changements s'opèrent par une infusion diffuse et rampante, ils sont difficiles à cerner. Ça se fait par tant de canaux, on ne s'en rend même pas compte ! J'imagine que ces valeurs sont véhiculées, à notre insu, par les objets, les législations, les médias ou encore les injonctions implicites. Je dois en oublier ! » Je me rassois épuisé. À ce moment-là un vieux monsieur approche et se présente. C'est Jacques Ellul !

« Jeune homme, j'ai entendu votre intervention. J'ai toujours affirmé que la technologie n'est jamais neutre et toujours ambivalente et qu'elle est assurément l'un des véhicules les plus performants pour permettre la progression de l'idéologie dominante et son acceptation. On dirait bien que depuis l'année de ma mort en 1994, cela a encore empiré ! L'utilisation de téléphones

portables et boîtes mails participe indéniablement au brouillage des frontières entre vie privée et vie professionnelle. Ce sont de véritables gardes-chiourmes que vous avez là ! Avec ça le Travail n'est plus seulement une activité alimentaire mais un investissement psychique permanent. Pas étonnant qu'il y ait tant de *burn out* aujourd'hui. »

Emiliano Zapata a sorti un énorme cahier à spirale et prend des notes. Lewis Mumford apparaît d'un coup à côté de moi. Il veut compléter l'intervention précédente : « L'informatique est aussi un maillon essentiel de la mégamachine qui se développe par une accumulation de données, un énorme *Big Data*. Cette invasion du chiffage se fait au détriment de toute vision non-comptable des choses. Quant à Internet sur le plan des relations sociales on a affaire à un véritable trompe-l'œil. En effet si la communication avec l'extérieur n'a jamais été si importante, paradoxalement il semble que l'on n'ait jamais eu si peu de liens avec ses voisins (et ce n'est pas une farce comme la fête des voisins qui y remédiera !) Le sentiment de solitude paraît progresser au fur et à mesure que les outils de "connexion au monde" (Internet, smartphones, etc.) prolifèrent. » À ma gauche, Jean Jacques Rousseau roule les yeux et semble perdu, mais c'est vrai qu'étant mort depuis presque 250 ans, il a beaucoup à rattraper. À ma droite Louise lève la main : « Messieurs, la technologie a sa part mais elle n'est pas, loin s'en faut, la seule fautive. Pensez donc à ce phénomène récent, l'ubérisation. En quelques années des pratiques si longtemps gratuites comme l'autostop ont été marchandisées. On a là un spectaculaire exemple de l'infiltration capitaliste dans les interstices les plus infimes de nos vies ! » Mumford répond du tac au tac : « Sans informatique, difficile d'imaginer l'ubérisation ! » Ma voisine se gratte la tête, réfléchit et répond : « Vous avez raison, mais que pensez-vous de l'explosion de la télé réalité et de la ferveur presque religieuse pour les compétitions sportives ? Les deux célèbrent chacune à leur manière la guerre du tous contre tous, la déshumanisation, le sexisme ou la cupidité. » Je suis d'accord, la technologie n'explique pas tout. Plusieurs personnes veulent parler, compléter la liste des nuisances. C'est vrai qu'il y a l'embarras du choix. Quand l'un d'eux évoque les Pokemon, je file au bar souffler en sirotant une téquila avec Emiliano. Jacques Ellul ne quitte plus Lewis Mumford d'une semelle. Quinze minutes ont passées quand j'entends sortir du brouhaha la voix de Marcelline, une villageoise qui a assisté à toutes les projections : « Tout ça c'est bien vrai, mais ça ne me dit pas le rapport avec Roybon. Pourquoi donc ils ont accepté cette horreur les roybonnais ? C'est pas à cause de la télé réalité, de l'automatisation ou des Pokemon quand même ? »

Je retourne rapidement au stand, ou de plus en plus de gens se pressent, impatients comme moi de savoir qui va répondre à Marcelline. C'est alors qu'un homme frêle portant une tumescence sur la joue droite s'avance : « Bonjour, je suis Ivan Illich. Je suis venu d'assez loin en compagnie de mes amis Jacques Ellul et Lewis Mumford et de monsieur Rousseau que nous avons pris en stop. Nous devons bientôt rentrer mais avant j'aimerais répondre à Marcelline. » Il doit s'interrompre car Robert Kurz veut absolument le saluer. Il reprend : « Bien évidemment ce qui change la façon d'être des gens, c'est la mise bout à bout de toutes ces choses que vous avez citées et il y en a tant d'autres. On aurait pu aussi parler des institutions. On peut ne voir aucun rapport entre tout ça, mais il y a pourtant une même logique derrière. Ce qui apparaît, c'est un monde où les individus sont atomisés, où les pulsions les plus immédiates et narcissiques sont encouragées, où toute conscience collective tend à être évincée, où tout geste gratuit est incongru, où des pratiques comme le *tequio* n'ont aucune place. La société de la convivialité que j'appelais de mes vœux est bien loin. Pardon de vous dire cela mais ce jus dans lequel vous baignez tous à des degrés divers, consciemment ou non, n'incite guère à la subversion ou à une quelconque pensée émancipatrice. Dès lors comment s'étonner qu'une bonne partie des Roybonnais n'ait vu en 2014 le bois des Avenièrès que sous le prisme de la rentabilité et ait accepté la disneylandisation de leur habitat ? Une grande partie de ce qui faisait lien et sens à Couvin a disparu à Roybon. Le sentiment d'appartenir à un collectif d'individus a laissé place à la juxtaposition d'une somme d'individualités. La destruction mentale de toute forme de conscience collective est au moins autant responsable que le désarroi face à l'absence de perspectives économiques dans cet état de fait : la valeur affective et symbolique de ce bois n'a pas pesé lourd face aux valeurs matérielles escomptées. »

Il s'interrompt un moment puis reprend : « Je m'excuse mais nous devons vraiment partir. Nous autres les morts n'avons le droit qu'à une visite par siècle sur Terre, et l'on doit être rentrés avant minuit. On a pas mal de route. » Après avoir salué tout le monde, Ellul, Mumford et Illich rejoignent leur vieille voiture, une Simca Aronde. Jean-Jacques Rousseau, déjà à l'intérieur, tripote tous les boutons du tableau de bord. Robert Kurz, Jean-Marie Vincent et Bernard Maris doivent pour les mêmes raisons s'en aller dans un vieux combi Volkswagen. Ils vont pouvoir creuser leurs désaccords. Quant à mon ami Emiliano, après avoir tiré trois coups en l'air, il remonte sur son cheval mustang. De notre côté, nous partons tous et toutes chez Marcelline qui nous a invité à manger. Le repas est délicieux. Au loin on entend la tête d'Edward Goldsmith grogner.

Après le festival

De retour à Grenoble après cette inoubliable journée, j'ai la visite de Camille, une amie venue de Notre-Dame-des-Landes. Après lui avoir raconté mes aventures, elle tente un résumé.

« Si je comprends bien tu sembles placer ces trois luttes dans des temporalités différentes du capitalisme et il en résulte trois comportements différents des habitants.

Bien que contemporaine, la lutte contre les éoliennes se déroule sur un territoire qui, pour des raisons historiques, est à la marge dans le processus d'intégration au capitalisme. On est là dans une société préindustrielle où la résistance est avant tout en défense d'un mode de vie communautaire non capitaliste. À Couvin en 1978 on est au contraire à la fin du cycle d'industrialisation. Ici ce qui est défendu serait plutôt un cadre de vie ayant préservé des moments et des habitudes non capitalistes à l'intérieur du système. Enfin à Roybon l'économie est post-industrielle. Le broiement des formes d'habitus étrangers à la logique capitaliste y est nettement plus avancé et la "lutte" est ici plutôt pour en conserver le train de vie afférent. C'est bien ça ? » J'acquiesce. Camille continue : « C'est intéressant, mais il y a un truc que je ne comprends pas. À NDDL, les locaux nous soutiennent, notamment les paysans. Pourtant ils ne sont pas moins imprégnés de l'air du temps que les roybonnais. Ton raisonnement est trop mécaniste, je trouve. » Touché. Elle a raison. Après un moment de réflexion je réponds : « C'est vrai que l'analyse d'un contexte global ne suffit pas, il faut voir les particularités locales. À NDDL la lutte est enracinée depuis des dizaines d'années. Et puis il y a beaucoup de paysans. Du fait même de leurs activités, ils sont plus facilement réceptifs au désastre de la bétonisation des terres car leur métier en souffre. Et ils ont vu leurs parents se battre avant eux, donc ils ne veulent pas lâcher. À Roybon, selon l'INSEE et Mireille le secteur "agriculture, pêche, sylviculture" ne représente que 15 % de l'activité et un seul salarié ! C'est très peu, on est quand même en pleine campagne. Il y a incontestablement des effets structurels, mais heureusement il y a aussi un contexte local, sinon tout serait prévisible et ça ne servirait à rien de s'engager dans des luttes ! Ceci dit je continue de croire qu'on est dans une période contre-révolutionnaire.

Le capitalisme est en crise. A son tour, le cycle néo-libéral prend l'eau, allant de bulles en bulles et on ne sait pas combien de temps encore il pourra assurer des taux de profits suffisants aux "décideurs". L'élection aux États Unis d'un bouffon ouvertement raciste, sexiste, homophobe et isolationniste est un signe évident de l'arrivée d'un nouveau cycle de type néo-fasciste globalisé avec des gros morceaux de dystopies et d'États autoritaires. Gramsci disait "Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce *clair-obscur* surgissent les monstres", on en est là, je crois. »

Camille me regarde en souriant. « Plutôt pessimiste tout ça ! J'ai lu le livre *Crack Capitalism* de John Holloway et il se montre bien plus optimiste que toi. Il voit dans les révoltes individuelles ou collectives autant de brèches qu'il convient d'élargir. Les ZAD et assimilées (comme Bure) sont actuellement les principales brèches en France mais d'autres existent : Nuit Debout, contestation de la loi "Travail", squats politisés, désertions individuelles, refus divers de se soumettre, etc. L'être humain est et restera un être social. L'injonction qui nous est faite de gommer cette partie de nous

pour devenir des êtres unidimensionnels mus par des valeurs qui n'ont rien d'évidentes au regard de l'histoire humaine ne pourra pas tenir éternellement. Et citation pour citation que penses-tu de celle de Margaret Mead : "Ne doutez jamais qu'un petit groupe de personnes peuvent changer le monde. En fait, c'est toujours ainsi que le monde a changé" ? À mon tour je souris et réponds : « J'aime beaucoup cette citation. Je ne sais pas si les brèches d'Holloway se rejoindront à temps. Personne ne le sait. Peut-être que l'effondrement qui vient sera trop profond pour être réversible. Peut-être qu'au contraire, de cet effondrement il sortira un monde débarrassé de l'aliénation marchande. Mais, en attendant, ce qui est sûr c'est que nous, êtres humains irrationnels et ingérables, allons continuer de porter des luttes contre la mutilation de l'imaginaire qu'entraîne le capitalisme, à Roybon, à Notre-Dame-des-Landes comme partout ailleurs. Le pessimisme n'empêche pas de garder intact la colère, la joie et l'envie de foutre en l'air ce système, bien au contraire ! »

Nous sommes Zapotèques.

Nous sommes Couvinois.

Rocky Bouillebois

Postscriptum : Pour une critique en profondeur du capitalisme sous ses diverses facettes et une analyse de ce que pourrait être son dépassement, on ne recommandera jamais assez les émissions *Sortir du Capitalisme* sur Radio libertaire (de 14h30 à 16h le mardi) à réécouter ici : < <http://sortirducapitalisme.fr> >.

Nota bene : Pour les besoins de la narration, le déroulement de la journée du 3 juillet et de ses suites a été légèrement modifié. Je remercie chaleureusement pour leurs participations fictives les personnes suivantes: Emiliano Zapata, Jean-Jacques Rousseau, Jean-Marie Vincent (*Critique du travail. Le faire et l'agir*, PUF, 1987), Louise de Wallonie, Bernard Maris, Robert Kurz (*Vies et mort du capitalisme. Chroniques de la crise*, Éditions Lignes, 2011 ; avec Ernst Lohoff et Norbert Trenkle, *Manifeste contre le travail*, 10/18, 2001), Maria d'Alvaro Obregon, Jeannette, un membre d'ATTAC, des Colibris et d'Alternatiba, Mireille et Alphonse deux opposants historiques au projet du Center Parcs de Roybon, Jacques Ellul (*Le Système technicien*, [1977], Le Cherche-midi, 2012), Lewis Mumford (*Les Transformations de l'homme*, [1956], L'Encyclopédie des nuisances, 2008 ; *Le Mythe de la machine*, deux volumes, (1967-1970), Fayard, 1974. **Une nouvelle traduction de ce dernier serait en cours**), Marcelline ma voisine de droite, Ivan Illich (*La convivialité*, [1973], in *Œuvres complètes*, volume 1, Fayard, 2003) et Camille. Je ne remercie pas et crache sur la tête d'Edward Goldsmith. Je remercie Benjamin Hennot pour son authentique présence lors de cette belle journée.

(1) Voir site < <http://bobinesrebelles05.jimdo.com/> >

(2) Cette expression vient de Karl Marx (qui n'a pas pu être présent au festival). Dans la Bible, Moloch est un dieu du peuple Ammonite connu pour être l'objet d'un culte consistant au sacrifice des premiers nés, le terme de Moloch étant ensuite assimilé à tout sacrifice humain. <<http://www.palim-psao.fr/article-le-moloch-capitaliste-par-armel-campagne-119062742.html>>.

(3) Plus d'infos sur le *business* du vent dans l'isthme de Tehuantepec : < <http://www.ritimo.org/Le-cote-obscure-de-l-energie-propre-au-Mexique> >.

(4) lire Mohammed Taleb, *L'écologie vue du Sud. Pour un anticapitalisme éthique, culturel et spirituel*, Sang de la terre, 2014.

(5) Au Mexique, il n'y a pas à proprement parler de municipalités, mais plutôt des groupements de communes plus ou moins grands (parfois de la taille d'un canton français) dirigés par des présidents municipaux.

(6) Le keynésianisme est une école de pensée économique issue des travaux du britannique John Maynard Keynes (1883-1946). Ultra-dominante dans l'après-guerre jusqu'aux années 1980, son principe fondamental est que le capitalisme ne peut fonctionner correctement sans un interventionnisme de l'État qui impulse les grandes lignes directrices de l'économie par une politique d'investissement et de relance. Il se situe à mi-chemin entre un libéralisme prônant le laisser-faire et un capitalisme d'État de type soviétique.

(7) Le néo-libéralisme est un système économique à l'œuvre actuellement dans la plupart des pays du monde. Issu principalement de l'École autrichienne (Friedrich Hayek) et de celle de Chicago (Milton Friedman), ce courant a remis au cœur du capitalisme dans les années 1980 les idées libérales (la main invisible du marché...) ne voyant plus l'État comme régulateur de l'économie mais seulement garant de l'ordre social. Cela s'est traduit par une dérégulation et une financiarisation de l'économie.

(8) < <https://www.youtube.com/watch?v=NoX-4Hm1rPU> >.

(9) < <http://www.vodkaster.com/extraits/furyo-enterre-vivant/90070> >.

(10) Les éléments qui apparaissent dans les propos de Mireille sont tirés en grande partie d'un texte de Michelle Pistone, *Généralités sur le Center Parcs*, 29 septembre 2012.

(11) Lire à ce sujet les travaux du sociologue Christophe Dejours.